

CRÉATION

DU 10 AU 14 JANVIER 2017

LA FAMILLE ROYALE

De William T. Vollmann / Adaptation et Mise en scène Thierry JOLIVET et La Meute-Théâtre



SOMMAIRE

L'histoire	Page 2
Extrait du roman	Page 3
William T. Vollmann	Page 4
Thierry Jolivet	Page 5
La Meute - Théâtre	Page 6
Distribution	Page 7
Conception et interprétation musicales	Page 8
Rencontre avec Thierry Jolivet	Page 10
Note d'intention	Page 11
Du texte au théâtre	Page 13
Extraits de l'adaptation scénique	Page 15
La presse en parle	Page 19

DU 10 AU 14 JANVIER 2017

LA FAMILLE ROYALE

D'après l'oeuvre de William T. Vollman

Adaptation et mise en scène Thierry Jolivet et La Meute-Théâtre

Avec
Florian Bardet
Zoé Fauconnet
Isabel Aimé Gonzalez Sola
Nicolas Mollard
Julie Recoing
Savannah Rol
Antoine Reinartz
Paul Schirck

Régisseur Général Nicolas Galland
Composition et interprétation musicale Clément Bondu, Jean-Baptiste Cognet, Yann Sandeau
Scénographie Anne-Sophie Grac
Lumière David Debrinay
Sonorisation Mathieu Plantevin

Production La Meute-Théâtre
Production déléguée Célestins - Théâtre de Lyon
Coproduction Célestins - Théâtre de Lyon, Théâtre Jean Vilar de Bourgoin-Jailleu, Comédie de Caen - Centre dramatique national de Normandie

Avec le soutien du Centre quatre-Paris, du Toboggan - Décines, du Centre dramatique de Normandie-Rouen, de la Ville de Lyon, de la Région Auvergne-Rhône-Alpes, de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, de la Spedidam et du Jeune théâtre national.

WILLIAM T. VOLLMANN LA FAMILLE ROYALE

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR CLARO



Henry Tyler, détective privé neurasthénique, est engagé par un homme d'affaires cynique pour identifier la mythique « Reine des Putes » de San Francisco, dont celui-ci entend faire la vedette d'un bordel virtuel à Las Vegas. Comme en proie à un sortilège, Tyler se voue corps et âme à une enquête qui l'entraîne dans les bas-fonds de la ville. Il finit par rencontrer la « Reine », tombe amoureux d'elle et devient dès lors membre de la « Famille Royale », une tribu de prostituées ravagées par le crack, que le Roi Dollar et ses sbires vont s'employer à anéantir.

Traquant la moindre bribe d'humanité là où ne semblaient régner qu'ordure et obscénité, William T. Vollmann compose avec *La Famille royale* une fresque lyrique éblouissante, sous le signe des amours contrariées, des vies gâchées et des sociétés corrompues, et démontre une fois de plus que le « grand roman américain » est toujours à écrire.

La Famille royale
Roman de William T. Vollmann (2000)
Traduit de l'américain par Claro
Éditions Actes Sud (2004)

Nous touchons là au coeur des choses, avec la femme éfrayée qui ne veut plus aller seule vers l'homme car quand elle le fait, quand elle ôte sa robe ample pour lui offrir le spectacle de ses seins rances presque aussi gros que sa tête à lui, ou de seins inexistants, ou de son tissu cicatriciel consécutif à une mammectomie avec scotchées dessus de vieilles balles de tennis censées lui restituer les courbes adéquates ; quand, venue vendre sa chair, elle se tient debout ou accroupie et attend, fgeant l'air d'abord avec la grasse puanteur de ses pieds crasseux, puis avec le parfum des bodies et des vieilles culottes qu'elle porte depuis une semaine, avec l'odeur enfin de sa robe, toute emblasonnée de taches de bière et de cendres de cigarette et épicée par l'odorante sueur du sexe, de la crainte, de la fièvre et de l'accoutumance – oui, quand elle va vers l'homme, et qu'il l'accepte, quand elle s'est dépouillée de toute mue nauséabonde (soit à la hâte, pour en finir, soit avec lenteur comme un gros camion qui se gare sur une aire de repos parce qu'il est fatigué), oui, quand elle met à nu l'âme vieillie de son âme, exhalant par chaque pore physique et ectoplasmique sa suprême odeur qui fait pleurer les yeux plus que n'importe quel oignon rouge – l'odeur de cire et de pourriture qui monte d'entre les jambes, toute mélangée à son halo, l'odeur sucrée de la chair souillée ; oui, quand elle s'accroupit douloureusement avec son client sur un lit, par terre ou dans une allée, alors elle s'attend que survienne sa propre mort. Le coeur des choses, c'est qu'elle a peur. Chacune de ces femmes plus ou moins propres ou à l'entrejambe pourri a peur. Chacune marche avec la peur, attend seule – je vous en prie, elle ne veut pas y aller seule ! Lisez sa liste de souhaits secrets (qui bien sûr comprend des vœux plus importants en rapport avec l'argent, la drogue et le sommeil) : elle a besoin d'une amie pour l'accompagner. Elle a besoin de quelqu'un pour veiller sur elle, car elle est seule. Le coeur des choses, c'est la peur, parce qu'elle sait que tôt ou tard elle se fera violer, détrousser et sodomiser une fois de plus, et la dernière fois qu'un type l'a fait c'était très douloureux, elle a dû se rendre à l'hôpital et ça a bousillé définitivement ses intestins. Tôt ou tard elle attrapera le sida ou elle se fera cofrer par les fics, une fois de plus, ou alors elle finira dans plusieurs sacs en plastique dans des bennes très espacées. C'est pourquoi elle a besoin de la Reine.



© D.R.

William T. Vollmann est né en 1959 à Los Angeles. Romancier et poète, peintre et photographe, reporter et essayiste, il est l'auteur d'une oeuvre protéiforme, aussi prolifique qu'ambitieuse.

En 1982, alors tout juste diplômé en littérature comparée, William T. Vollmann part pour l'Afghanistan, où il partage le quotidien des mujahidins, ce qui constituera la matière de son premier essai, *An Afghanistan Picture Show*. À son retour aux États-Unis, il travaille un temps comme programmeur informatique avant de publier un roman d'anticipation, *You Bright and Risen Angels*, dont le succès critique lui ouvre les portes de la presse américaine. Il commence alors à écrire pour de nombreux journaux tels que le *New Yorker*, *Esquire*, *Playboy* ou *Harper's Magazine*.

Dans les années 1990, Vollmann publie une série de romans et de nouvelles (*Récits arc-en-ciel*, 13 histoires et 13 épitaphes, *Des Putes pour Gloria*, *Les Nuits du papillon*) dans lesquels il explore les marges de la société, et donne une voix sensible et dure aux parias de notre temps, prostituées, skinheads, clochards ou terroristes. En parallèle, il entreprend également l'écriture d'un grand cycle romanesque sur l'histoire de l'Amérique du Nord, *Seven Dreams*, dont quatre volumes sont parus à ce jour.

Avec la publication de *La Famille royale* en 2000, puis de *Central Europe* en 2005, pour lequel il reçoit la plus haute distinction littéraire américaine, le National Book Award, William T. Vollmann est définitivement reconnu comme une des figures majeures de la littérature américaine. En 2003, il publie *Rising Up and Rising Down*, un essai de plus de trois mille pages sur les causes et les justifications de la violence, aboutissement d'un travail de plus de vingt ans au cours desquels Vollmann a parcouru de multiples zones de conflit à travers l'Afrique, l'Asie, l'Europe et l'Amérique. En France, son essai *Pourquoi êtes-vous pauvres ?* a reçu en 2008 le Prix du Meilleur livre étranger.



Thierry Jolivet est né en 1987 à Lyon. Il dirige la compagnie théâtrale La Meute - Théâtre.

Après avoir étudié la littérature et le cinéma à l'Université Lumière Lyon 2, Thierry Jolivet intègre en 2007 le Conservatoire d'Art Dramatique de Lyon, sous la direction de Philippe Sire. Au cours de sa formation, il travaille notamment avec les metteurs en scène Richard Brunel, Laurent Brethome, Marc Lainé, Simon Delétang, et avec l'auteur Philippe Minyana. Il en sort diplômé en 2010. En 2010, dans le cadre de son diplôme de fin d'études, Thierry Jolivet écrit et met en scène *Les Foudroyés*, variation sur l'enfer inspirée par *La Divine Comédie* de Dante Alighieri. Entre 2011 et 2012, il crée un cycle de trois spectacles ayant la Russie pour horizon commun : *Le Grand Inquisiteur* et *Les Carnets du sous-sol*, d'après l'œuvre de Fiodor Dostoïevski, ainsi que *la Prose du Transsibérien* de Blaise Cendrars. En 2013, il est invité en tant qu'artiste associé au Festival Esquisses d'été de La Roche-sur-Yon. À cette occasion, il crée *Italienne*, d'après deux pièces de Jean-François Sivadier, *Italienne avec orchestre* et *Italienne scène*. Il y dirige également une mise en voix du Roman théâtral, de Mikhaïl Boulgakov. En 2014, il crée *Belgrade*, d'après la pièce d'Angélica Liddell. Le spectacle se voit décerner le Prix du Public lors du Festival Impatience organisé par Télérama, le Théâtre du Rond-Point et le Centquatre-Paris, et est salué par la presse à cette occasion (Télérama, Le Monde, Le Figaro, La Croix, Elle, France Inter, Théâtre(s), La Scène).

Depuis 2008, Thierry Jolivet travaille également comme comédien avec le metteur en scène Laurent Brethome. Sous sa direction, il joue dans *Tatiana Répina* d'Anton Tchekhov, *Le Suicidé* de Nikolaï Erdman, *Bérénice* de Jean Racine, *Tac* de Philippe Minyana, *Les Fourberies de Scapin* de Molière, et prochainement *Massacre à Paris* de Christopher Marlowe. Depuis 2011, Thierry Jolivet est intervenu à plusieurs reprises au Conservatoire d'Art Dramatique de Lyon. En 2016, il dirigera un atelier de création pour l'École Supérieure d'Art Dramatique de Paris.

La Meute est une compagnie fondée en 2010 par de jeunes acteurs, auteurs, metteurs en scène et musiciens qui se sont rencontrés au Conservatoire de Lyon, avant de poursuivre leurs formations au sein des Écoles Supérieures.

Il faudrait dire combien il est difficile en vérité de produire du discours sur le travail en-dehors du travail lui-même, les catégories sont toujours fausses, collectif, mise en scène, je ne comprends rien à ces mots et ils ne m'intéressent pas, ce que je peux dire peut-être c'est que nous sommes plusieurs et que nous faisons un acte d'écriture, nous sommes des écrivains voilà, se tenir là debout sur le plateau c'est un acte d'écriture, décider de la place de la caméra c'est un acte d'écriture, éclairer un visage c'est un acte d'écriture, rompre une cadence c'est un acte d'écriture, alors voilà je fais avec mes amis un acte d'écriture, et parmi eux il y a des artistes qui vivent et parlent dans la même ville que moi et aussi des artistes qui ont vécu il y a deux siècles à l'autre bout du monde, ce que je peux dire aussi c'est que pour nous le théâtre n'est pas une discipline, ce n'est pas une technique, c'est un lieu, simplement un lieu, un lieu qu'il nous appartient de peupler, de désirs, de fantômes, de joies défaites et de colères victorieuses, un lieu à habiter, nous ne sommes pas des professionnels nous sommes des hommes, nous n'avons pas de métier nous avons une existence, seule la terreur nous tient lieu de système, seules la tristesse et la joie nous tiennent lieu de système, nous ne sommes pas en quête de nouvelles formes nous sommes en quête de vérité, et quand nous aurons vieilli ce dont je me souviendrai c'est d'avoir fait l'expérience de la reconnaissance, il y a eu un moment où lisant Dostoïevski je l'ai reconnu, il y a eu un moment où regardant Bergman je l'ai reconnu, il y a eu un moment où vivant près de tel de mes camarades je l'ai reconnu, ça existe, il y a un moment où il est possible de dire nous vivions séparés et voilà que nous sommes en présence l'un de l'autre et nous nous reconnaissons, voilà peut-être ce que l'art représente pour moi, le sentiment des retrouvailles, parce qu'un artiste ce n'est pas un assistant social, ce n'est pas un directeur de conscience, un artiste c'est celui qui vous invite à le reconnaître en tant que votre semblable, alors voilà ce que nous faisons et ce que nous allons continuer à faire, nous allons continuer à faire l'expérience de la fraternité, l'expérience de la fraternité avec mes camarades, l'expérience de la fraternité avec les spectateurs, avec les spectres des poètes qui à travers les oeuvres en appellent eux-mêmes par-delà la mort à notre fraternité, parce que la compassion ça veut dire que souffrir seul et souffrir ensemble ce n'est pas la même chose, et on peut dire aussi parfois que la vie c'est l'histoire des larmes sans pour autant être des dépressifs, alors oui nous allons pleurer sur notre sort obstinément et nous n'en aurons pas honte car nos larmes sont des larmes de guerre, nous resterons amoureux de nos forces, je crois que si nous faisons du théâtre c'est pour perdre, pour apprendre à perdre, parce que le théâtre c'est l'empire de la mort, la fuite du temps donnée comme expérience définitive, le règne du toujours déjà advenu, contrairement à ce qu'on dit le théâtre ne produit pas de la représentation il produit du réel, du temps réel, alors nous faisons du théâtre pour apprendre à perdre contre la mort, au bout du compte nous serons terrassés et nous nous serons battus quand même, je crois que nous avons appris à fréquenter la beauté et à nous laisser dévorer par elle le jour où nous avons compris que nos vies ne seraient pas sauvées, que nous allions mourir sans rien avoir compris, que nous allions mourir pour rien, que la seule chose qui pouvait être sauvée c'était ça, un instant, un geste déjà perdu, le souvenir d'avoir vécu quelque chose quand même, d'avoir bravé la peur et de nous être tenus debout devant elle, nous ne trouverons pas la solution mais nous allons apprendre à aimer le problème, l'humanité a inventé de prendre la parole dans le désert et c'est un miracle absurde auquel personne ne comprend rien, un miracle que nous choisissons de reconnaître et de célébrer, en travaillant, dans la soif et l'incertitude.

Thierry Jolivet
Janvier 2015

FLORIAN BARDET

Florian Bardet se forme au Conservatoire de Lyon, dirigé par Philippe Sire. Il en sort diplômé en 2010. Durant ses années de formation, il travaille notamment sous la direction de Laurent Brethome, Richard Brunel, Philippe Minyana, Simon Delétang, Magali Bonat, Mathurin Bolze et Stéphane Auvray-Nauroy. Comme comédien, il joue sous la direction de Thierry Jolivet (*Les Foudroyés* d'après D. Alighieri, *Le Grand Inquisiteur* d'après F. Dostoïevski et *Belgrade* d'A. Liddell) ; Lionel Armand (*Le Médecin malgré lui* de Molière, *Andrea del Sarto* d'A. de Musset, *Le Moche* de M. von Mayenburg et *Falaises* de J.Y Picq) ; Laurent Brethome (*Bérénice* de Racine, *TAC* de P. Minyana et *Les Fourberies de Scapin* de Molière) ; Julie Tarnat (*Médée* Matériau d'H. Müller) ; Clément Bondu (*Une Saison en enfer* d'A. Rimbaud, *La Chasse au Snark* de L. Carroll, *Hamlet (variation)* d'après W.Shakespeare) et André Fornier (*L'Odyssée* d'après Homère). Pour La Meute - Théâtre, il met en scène *Karamazov* d'après le roman de Dostoïevski et *Si tu veux ma vie viens la prendre* d'après *La Mouette* de Tchekhov. Il travaille aussi régulièrement avec la compagnie Locus Solus.

NICOLAS MOLLARD

Après une licence d'anthropologie, Nicolas Mollard se forme au Conservatoire de Lyon dont il sort diplômé en 2009. Depuis sa sortie, il a joué sous la direction de Laurent Brethome (*L'Ombre de Venceslao* de Copi, *Potroush* de H. Levin et *Massacre à Paris* de Marlowe) ; de Laurent Vercelletto (*John and Joe* d'A. Kristof et *Tartuffe* de Molière) ; de Thierry Jolivet (*Les Foudroyés* d'après Dante, *Les Carnets du sous-sol* d'après Dostoïevski, *Italienne* d'après J-F Sivadier et *Belgrade* d'après A. Liddell). Il met en scène, avec Florian Bardet, *Karamazov* d'après Dostoïevski ainsi que *Si tu veux ma vie viens la prendre* d'après *La Mouette* de Tchekhov, au sein de La Meute - Théâtre.

JULIE RECOING

Formée à l'ENSATT (promotion 1996-1997) et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (promotion 2000). En tant que comédienne, elle joue pour Brigitte Jaques (*L'Odyssée* d'Homère—lecture et *Dom Juan* de Molière) ; Jacques Lassalle (*Les Cloches de Bâle* de L. Aragon et *La Vie de Galilée* de Brecht) ; Paul Desvaux (*L'Éveil du printemps* de Wedekind) ; Lukas Hemleb (*Od ombra od omo*—visions de Dante montage de textes et *Titus Andronicus* de Shakespeare) ; Philippe Adrien (*Extermination du peuple* de W. Schwab) ; Jean-Louis Martinelli (*Andromaque* de Racine et *Schweyk* de Brecht) ; Thomas Blanchard (*Chronique d'une fin d'après-midi* de P. Roman, *La Cabale des dévots* de M. Boulgakov et *Jeanne Darc* de N. Quintane) ; Ninon Brétécher (textes de Marina Tsvetaïeva mis en espace) ; Olivier Balazuc (*Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche) et Laurent Brethome (*Popper* et *Reine de la salle de bain* de H. Levin, *Bérénice* de Jean Racine) ; François Leclère (*Un Obus dans le coeur* de W. Mouawad) Thierry Jolivet (*Belgrade* d'A. Liddell, *Italienne avec orchestre* de J.-F. Sivadier). Elle met en scène *Elektra* (H. Von Hoffmansthal), *Les Commensaux* (O. Balazuc), *Phèdre* (Sénèque), *Kvetch* (S. Berkoff) et *Lilith* (H. Tillette de Clermont Tonnerre). Artiste et pédagogue, Julie Recoing anime régulièrement des stages et ateliers de théâtre, notamment à l'École Florent, au Conservatoire de Lyon, au Théâtre des Amandiers...

SAVANNAH ROL

Savannah Rol commerce le théâtre au Conservatoire de Chambéry, dans la classe de Claudie Bertin. En 2013, elle intègre le Conservatoire de Lyon dont elle sort diplômée en 2016. Au cours de ses années de formation, elle travaille avec Magali Bonat, Philippe Sire, Kerrie Szuch, Stéphane Auvray-Nauroy, Philippe Minyana, Thierry Jolivet et Clément Bondu, Sébastien Jaudon et Claire Marbot.

Parallèlement à sa formation, Savannah Rol joue notamment des textes d'Harold Pinter, Werner Schwab, Dennis Kelly, Anton Tchekhov, William Burroughs, Lancelot Hamelin, Mark Ravenhill.

Elle joue également dans deux opéras au Festival des Nuits d'Été, *Le piège de Méduse* d'Erik Satie et *Orphée et Eurydice* de C.W. Glück, mis en scène par Alex Crestey.

CONCEPTION ET INTERPRETATION MUSICALES

MEMORIAL*

© Clément Bondu



MEMORIAL* est un groupe à géométrie variable constitué autour de la rencontre de Clément Bondu, poète, chanteur, et Jean-Baptiste Cognet, compositeur, musicien. Créé en 2015 entre Paris, Lyon et Berlin, MEMORIAL* développe à travers ses différents projets une esthétique violente, mélancolique, lyrique, d'une «vitalité désespérée», alliant pop, électro, rock, musique de chambre. MEMORIAL* attache à la poésie, à la musique du siècle des machines, un rôle sacré. Une manière de dire encore, à notre manière : la révolte, la perte, l'amour, la rage, la beauté.

« Il y a ici de la rage, de l'intelligence, une volonté de résistance, un verbe débridé, et du rock de haute volée sous influence Joy Division / Radiohead : tout ce qu'on aime ! » J-L Porquet, Le Canard enchaîné, 22/07/2015

« MEMORIAL*, duo composé de Jean-Baptiste Cognet et Clément Bondu (musiciens et acteurs du collectif La Meute), plaque des textures post-rock sur un spoken words empreint de romantisme. Ils viennent d'achever leur première tournée. Rendez-vous sur itsmemorial.com pour découvrir les clips de leur premier album. »

Nadja Pobel, Le Petit Bulletin, 3/06/2015

CLÉMENT BONDU

Poète, écrivain et musicien français né en 1988.

Après avoir intégré l'École Normale Supérieure et suivi une formation théâtrale dans différentes écoles (Conservatoire de Lyon, ENSATT, CNSAD) Clément Bondu se consacre essentiellement à l'écriture et à la musique. Depuis plusieurs années, il développe avec Jean-Baptiste Cognet et leur groupe commun MEMORIAL* une recherche poétique, allant du postrock à la pop en passant par les musiques électroniques et la musique de chambre.

Parmi leurs projets: un premier disque *Premières impressions* (Music for a train records, 2015) et une longue fresque live d'une dizaine d'heures intitulée *Nous qui avons perdu le monde*. En 2013, notamment, Clément Bondu publie son recueil *Premières impressions* (L'Harmattan), écrit et met en scène *Roman* (Théâtre 95, Cité internationale-festival JT14), et joue dans *Belgrade*, d'après Angélica Liddell, adapté et mis en scène par Thierry Jolivet /La Meute (Centquatre - Paris, Théâtre des Célestins). En 2015, il crée *Désertion* (jour 0) avec Julien Allouf, en résidence à La Fonderie (Le Mans) et à L'Entracte (Sablé sur Sarthe), et donne de nombreux concerts avec MEMORIAL* (Paris, Lyon, Bruxelles, Berlin, Besançon, Châlon-sur-Saône, Marseille). En 2016, il est intervenant à l'ESAD, puis en résidence à la Comédie de Reims, au Centquatre - PARIS et à la Chartreuse - CNES pour la création de *Nous qui avons perdu le monde* (chants I à IV - le jeune homme aux baskets sales). Clément Bondu sera artiste associé à L'Onde (Vélizy) pour les deux prochaines années.

JEAN-BAPTISTE COGNET

Jean-Baptiste Cognet est un musicien français né en 1985.

Guitariste de formation, Jean-Baptiste Cognet a étudié la composition, l'écriture, le jazz et les musiques amplifiées au Conservatoire de musique de Lyon, ainsi que la musicologie à l'Université Lumière Lyon 2.

Il est membre de différents projets musicaux (Act of Beauty, Shining Victims, MEMORIAL*), avec lesquels il évolue sur scène et en studio.

Au théâtre, il a par ailleurs collaboré en tant que compositeur, arrangeur ou interprète avec Thierry Jolivet (*Les Foudroyés*, *Le Grand Inquisiteur*, *Italienne*, *Belgrade*), Laurent Brethome (*Massacre à Paris*, *Les Fourberies de Scapin*), Clément Bondu (*Désertion / Jour O*, *Roman*, *La Musique la liberté*, *Hamlet*, *Nous serons les enfants du siècle*), Florian Bardet et Nicolas Mollard (*Karamazov*, *Si tu veux ma vie viens la prendre*), Marion Pellissier (*RECORD*, *PLEINE*), Catherine Perrocheau (*Citronnade*), Gabriel Lechevalier (*Richard III*) et Pierre Germain (*L'Entretien*, *Le Bouche à oreille*).

Jean-Baptiste Cognet a également enseigné la musique au Conservatoire de Chambéry et à l'École Nationale de Musique de Villeurbanne.

YANN SANDEAU

Yann Sandeau est batteur et compositeur après s'être formé pendant huit années au clavecin. En 2007, il co-fonde le groupe Nickel Pressing, avec qui il donne plus de 50 concerts et publie 3 EP. Dans le cadre des 10 ans du festival *Nuits Sonores* à Lyon, le groupe est publié dans la compilation *Local Heroes*. Depuis 2012, Yann Sandeau prend part à la fresque poétique *Nous qui avons perdu le monde*, initié par Clément Bondu et Jean-Baptiste Cognet. En 2013, il collabore avec Jean-Baptiste Cognet pour mettre en musique le spectacle *Belgrade*, d'après Angélica Liddell, mis en scène par Thierry Jolivet. En 2015, toujours aux côtés de Jean-Baptiste Cognet et Clément Bondu, accompagnés de François Morel, il co-écrit la musique du spectacle *Désertion (Jour O)* de Julien Allouf et Clément Bondu, programmé au Grenier à Sel dans le cadre du Festival d'Avignon.

Comment êtes-vous venu au théâtre ?

Thierry Jolivet : J'ai d'abord étudié la littérature et le cinéma à l'université, parce qu'à l'origine mon désir était d'écrire et de réaliser des films. Mais j'avais découvert le théâtre en option au lycée quelques années plus tôt, et un jour, brutalement, il a de nouveau fait irruption dans mes rêveries. J'ai soudain perçu la puissance expérimentale du rituel théâtral, qui nous met en présence d'un corps à l'épreuve de la parole, et j'ai pensé que c'était là que se trouvait ma place. En demandant conseil au metteur en scène Richard Brunel, j'ai compris qu'il me fallait me former à l'art de l'acteur, auquel je ne connaissais pas grand-chose. Je suis alors entré au Conservatoire de Lyon, dont le département théâtre venait de rouvrir avec un formidable projet pédagogique mené par Philippe Sire.

Comment est né le projet du collectif La Meute ?

T.J : Nous étions quelques-uns au Conservatoire à éprouver le désir d'écrire ensemble notre propre histoire, et nous sommes devenus amis. Certains ont poursuivi leur formation à l'ENSATT, au CNSAD, à l'ENSAD de Montpellier. De mon côté, j'ai commencé à travailler en tant qu'acteur sous la direction de Laurent Brethome. Mais nous nous réunissions dès que nous le pouvions pour écrire et mettre en scène nos spectacles, n'importe où et dans l'urgence la plus totale. Comme il n'y avait pas d'argent en jeu, nous avions une liberté absolue. Il s'agissait seulement de se jeter à corps perdu dans le travail. C'est ainsi que Belgrade, que nous avons créé dans un gymnase à Bourgoin-Jallieu, a été repéré par le Théâtre des Célestins à Lyon, puis distingué au festival Impatience.

Est-ce une façon de contourner des institutions théâtrales trop frileuses ou à court de budget pour les jeunes compagnies ?

T.J : Bien sûr que non, les institutions sont nécessaires ! Pour que notre geste grandisse, nous avons besoin d'espace, de temps et d'argent. Mais il nous fallait avant tout naître à nous-mêmes, sans que les logiques de production viennent d'emblée nous contraindre à négocier avec notre désir. Ces années d'impatience ne furent certes pas des plus confortables, mais elles ont fait naître entre nous un sentiment de fraternité qui est devenu un des principes essentiels de notre travail, au même titre que notre amour de la littérature ou du rock'n'roll. Partir à l'aventure avec des camarades, c'est la plus belle des écoles.

Fabienne Pascaud
Télérama - Mai 2015

L'oeuvre de William T. Vollmann est pareille à un ventre insatiable, magmatique, au sein duquel la littérature américaine toute entière bouillonne et remue. Le poème incantatoire halluciné et l'âpre brutalité dialogique s'y entrechoquent bruyamment en une prose famboyante qui rappelle Kerouac, Burroughs et Ginsberg par son lyrisme violent, Bukowski et Hubert Selby Jr. par son humour désespéré, Thomas Pynchon ou Don DeLillo par son audace expérimentale, et les prescripteurs du « nouveau journalisme » à l'américaine, ceux-là qui de Truman Capote à Tom Wolfe se proposèrent d'établir les fondations du récit sur l'aventure empirique de l'écrivain lui-même. C'est aussi une langue nourrie par Shakespeare, qui transfigure notre époque en un paysage de légende, et embrasse la trivialité du vivant pour la racheter en dernière instance par le moyen de fulgurantes métaphores. Une langue qui mérite de passer par le corps de l'acteur.

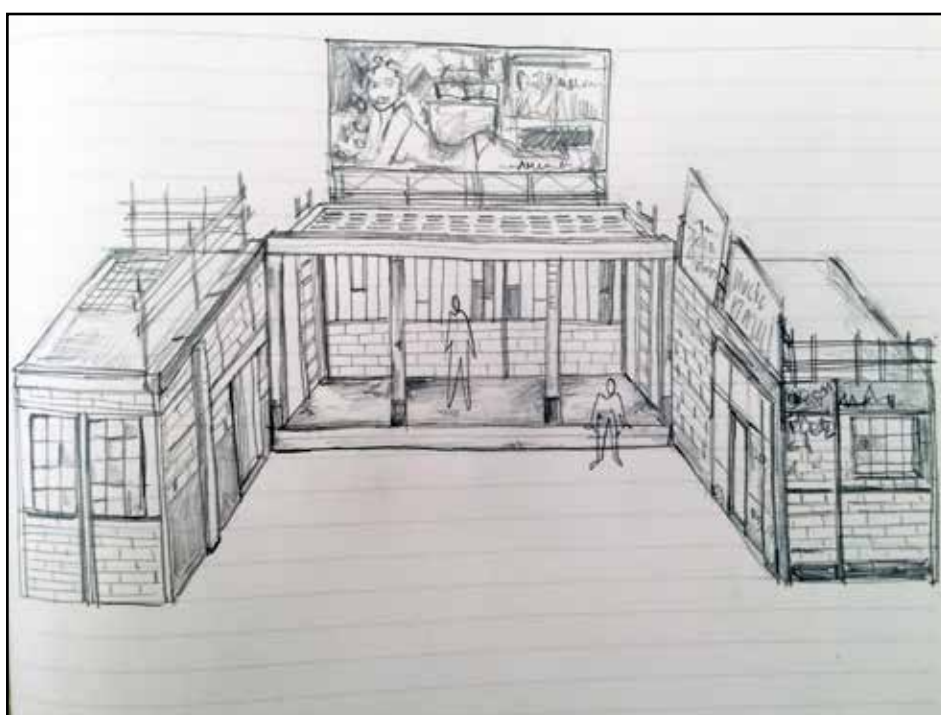
La Famille royale dresse le portrait d'une Amérique de cauchemar, à l'heure de la mondialisation et des nouvelles technologies, une Amérique où les spectres cannibales de l'anarcho-capitalisme l'ont définitivement emporté sur la multitude des faibles et des ratés. Le lumpenproletariat, dépossédé de tout principe moral, s'y entredévore lentement au coeur de métropoles infernales, et les âmes foudroyées des prostituées toxicomanes sont devenues des valeurs monnayables sur les marchés financiers. Henry Tyler, figure mythologique du privé de série noire, miroir d'Hamlet aux temps cybernétiques, s'enfonce tel Dante au bras de Virgile dans les profondeurs de ce labyrinthe dystopique et fait l'épreuve de la violence, du désespoir et de la corruption, avant de rencontrer la consolation dans le giron de la « Reine des putes » de San Francisco, mère tutélaire des minables et maîtresse en fraternité.

La Famille royale est un conte de terreur et de fièvre, noir, vénéneux. Je rêve d'un royaume malade, noyé de larmes et de boue, dévoré par les mauvaises herbes et la vermine rampante. Je rêve d'une ville dévastée, irradiée de lumière, peuplée de princesses folles et de cavaliers ensanglantés. Je rêve d'un bataillon de filles défoncées au crack et à la mélancolie, perdues dans le silence d'une nuit profonde. Nous célébrerons les funérailles de ce monde, nous jetterons la dernière pelletée de terre, nous soufflerons les bougies. Alors quand nous serons perdus, vraiment perdus dans le noir, que sera-t-il temps de comprendre ? À quelles illusions ferons-nous nos adieux en enterrant le corps de la Reine ? Que chanterons-nous pour braver le froid, la solitude et la nuit ? De quoi faudra-t-il nous rendre maîtres pour faire enfin le deuil de l'innocence perdue ? Quels vœux projetterons-nous dans le temps et l'espace comme un défi à la désespérance ? Où puiserons-nous la force de peindre sur le champ de ruines les prémices d'une joie nouvelle ? De quels spectres nous laisserons-nous hanter ? Quels dieux en nous ne pourront être réduits ?

Thierry Jolivet
Septembre 2015



Croquis préparatoire
© Anne-Sophie Grac



Scène 1

Tyler Brady, détective privé, reçoit l'appel téléphonique d'une femme qui soupçonne son mari d'adultère et souhaite en obtenir la preuve. Tyler fait tout pour la décourager de recourir à ses services, et finit par y parvenir. Pendant ce temps, Chloe, mannequin, subit les récriminations de son agent, qui considère qu'elle pèse deux kilos de trop.

Scène 2

Chloe et son mari John Brady, homme d'affaires et frère de Tyler, se préparent pour sortir. John évoque Feminine Circus, un casino qu'il a le projet de faire construire, et pour lequel il cherche à recruter comme mascotte la Reine des putes, une mystérieuse maquereille dont la légende circule dans le quartier interlope du Tenderloin. À propos d'un ami de Chloe dont John se montre jaloux, une violente dispute éclate entre les deux époux, à l'issue de laquelle John viole Chloe.

Scène 3

Dans une chambre d'hôtel du Tenderloin, John et son frère Tyler, recruté comme détective pour l'occasion, interrogent une prostituée appelée Domino, dans l'espoir qu'elle les conduise jusqu'à la Reine des putes. John menace violemment Domino, mais échoue pourtant à lui soutirer la moindre information utile sur la Reine.

Scène 4

Chloe raconte l'un de ses rêves à Tyler, avec qui elle entretient une relation adultère en secret. Lorsque Tyler tente de la questionner sur ses rapports douloureux avec John, Chloe reste silencieuse.

Scène 5

Dans la rue, une prostituée appelée Fraise raconte à Dirty, le bras droit de la Reine, qu'elle vient de se faire violer et frapper par l'un de ses clients. Domino arrive de l'hôpital, avec dans son sac à main le fœtus dont elle vient d'avorter et qu'elle a réussi à soustraire à la surveillance des médecins. Dirty la réprimande. Une dispute éclate entre Domino et Fraise à propos de drogue. Domino aborde un client qui passe et entreprend de lui faire une fellation.

Une nouvelle dispute éclate entre Dirty et Domino, à propos de l'argent que celle-ci doit à la Reine en échange de sa protection. Un policier exécute une fouille corporelle sur Fraise et la brutalise. Dirty le réprimande, en lui rappelant l'accord passé entre la police et la Reine à propos des prostituées qui se trouvent sous sa protection.



photos © Simon Gosselin



Scène 6

John et Tyler sont à la morgue pour reconnaître le cadavre de Chloe, qui s'est suicidée. Ayant trouvé une lettre d'adieu écrite par Chloe à l'intention de Tyler, John soupçonne son frère d'avoir eu une histoire d'amour avec sa femme. Il met donc un terme à leurs relations, et délivre Tyler de la mission qu'il lui avait confiée, la quête de la Reine des putes.

Scène 7

D'importants investisseurs sont attablés autour d'un dîner d'affaires. John leur expose le projet de Feminine Circus, qui consiste à procurer à l'Américain moyen, aliéné par la société marchande, une victime innocente sur laquelle se venger de la médiocrité de son existence, par le biais d'expériences sexuelles brutales soi-disant virtuelles, que John compte vendre aux clients de son casino.



Scène 8

Tyler, désœuvré, dévasté par la mort de Chloe, erre dans le Tenderloin, et poursuit sans raison sa quête de la Reine des putes. Il rencontre Dan Smooth, un pédophile qui sert d'indicateur au FBI et fréquente les milieux interlopes. Après avoir épuisé Tyler de provocations au sujet de sa belle-soeur suicidée, Dan finit par accepter de lui présenter la Reine.

Scène 9

Les travaux de Feminine Circus touchent à leur fin. Les équipes de John font passer des examens aux filles qui doivent être louées aux clients du casino. Celles-ci semblent être dans un état d'altération mentale inquiétant.



Scène 10

La Reine, Dirty, Domino, Fraise, et une autre prostituée appelée Saphir pleurent la mort d'une de leurs camarades assassinée. Ils séquestrent un homme, qu'ils présumant être son meurtrier. Mue par une colère vengeresse, la Reine le frappe de plusieurs coups de couteau. Dan arrive en compagnie de Tyler et celui-ci, désespéré, en appelle au secours spirituel de la Reine. Elle décide d'accepter ce nouveau disciple dans sa communauté, et le baptise du sang de l'homme qu'elle vient d'exécuter.

Scène 11

John et ses équipes préparent la soirée d'inauguration de Feminine Circus. John se montre odieux et violent avec l'ensemble de ses employés.

Scène 12

Tyler fait désormais partie de la communauté de la Reine, que ses membres appellent la Famille royale. La Reine s'occupe de ses sujets : elle console Fraise, réprimande Domino, calme Saphir. Tyler souffre de ne pas parvenir à oublier Chloe. La Reine le délivre de sa douleur, en lui faisant avoir une vision de Chloe enfin apaisée dans la mort.

photos © Simon Gosselin

SCÈNE 1

VOIX-OFF. Qui connaît la plus belle mort, le soldat qui tombe pour sa patrie ou la mouche dans mon verre de whisky ? L'heureuse agonie de la mouche est sa récompense pour un plongeon audacieux et purement égoïste. Rassasiée et paniquée, elle touche le fond, comprend qu'elle est allée aussi loin qu'il lui était possible d'aller, et reste courageusement engluée. Quant à moi, je dors. Le matin, je verse une nouvelle rasade de bonheur sur le dépôt de la veille, et ce n'est qu'en portant le verre à mes lèvres que je distingue à travers les cinq centimètres de liquide richement ambré mon héroïne aplatie. Je bois en évitant son cadavre, n'ayant aucune prédisposition à la pêche, et la laisse à ses étranges bas-fonds, tandis que derrière les barreaux de ma fenêtre un tiède crachin passe en silence des nuages aux feuilles des arbres. Comment mourir ? Comment vivre ? À ces deux questions, si nous interrogeons la défunte mouche, même réponse : en état d'ivresse. Mais de quoi devrions-nous tous être ivres ? D'amour, bien sûr, et de mort – c'est la même chose, de whisky, ce qui est encore mieux, et d'héroïne, le nec plus ultra – à l'exception peut-être de la sainteté. En conséquence, que ce qui va suivre soit consacré à l'Accoutumance, aux Drogués, aux Dealers, aux Prostituées et aux Souteneurs, aux papillons dont la chrysalide est enclose dans un cocon de soie aux vives couleurs, et aux myriades d'insectes armés de suçoirs ambitieux, pour qui il est tant de mers de sang et de lait à traverser encore. Levons nos seringues, nos bibles, nos godemichés et nos verres d'alcool, jetons nos capotes dans le feu, immolons dans le soufre et l'essence nos derniers et fragiles principes, déboutonnons nos pantalons et commettons gaiement *cette multitude de crimes*.

CHARLIE. Deux kilos, bordel ! Tu pèses deux kilos de trop, Chloe, combien de fois je vais devoir le répéter ? Tu crois que ma patience est sans limites ? Par les temps qui courent, on ne remplit pas les stades avec du gras, tu vois ? Là-bas, au-dehors, les gens se cherchent une idole ! Et ils ne vont pas se contenter de l'anatomiquement correct, tu peux me croire ! Les gens veulent plus grand que l'humain !

TYLER, téléphone. Allô.

CHARLIE. Personne ne va t'adorer si tu te trimballes avec un rouleau de lard par le milieu !

TYLER, téléphone. Ouais, c'est moi. Qu'est-ce que vous me voulez ?

CHARLIE. Personne ne veut d'une déesse obèse ! Les gens veulent de la qualité ! De la qualité ! Tu as déjà vu un Jésus gras, ou un Jésus poilu ? Si le Christ avait été un gros tas répugnant, quel taux de participation il y aurait eu sur le Golgotha, à ton avis ?

TYLER, téléphone. Quel genre de preuve ?

CHARLIE. Sale perdante ! Espèce de sumo !

TYLER, téléphone. Je veux dire, vous voulez des photos de votre mari en train de baiser avec cette femme ? Ou est-ce que ça suffit si je vous dis que je les ai vus entrer dans un hôtel en plein après-midi ? Vous savez Madame, le divorce avec faute n'existe pas dans cet État. Vous n'avez pas besoin de prouver qu'il y a adultère. Bien sûr, dans plusieurs années, si vous regrettez d'avoir divorcé, si votre esprit se laisse attendrir, vous pourrez sortir les photos du tiroir et voir à quel point ils étaient moches ensemble et alors oui, vous vous direz c'était réel, ça s'est passé. Je ne cherche pas à vous brusquer, Madame. C'est ce que je dis à tous mes clients. Soit vous décidez de faire confiance à votre mari, soit vous vous préparez au sordide. Vous n'avez jamais découvert quelque chose que vous auriez préféré ne pas savoir ? C'est très pénible vous savez.

CHARLIE. Tu dois être tout ce que les gens normaux ne sont pas, tu comprends ?

TYLER, téléphone. Écoutez Madame, j'essaie simplement de vous prévenir. En général, les gens qui font appel à un détective privé n'aiment pas beaucoup ce qu'il découvre.

CHARLIE. Parce que les femmes de Dallas, les femmes de Seattle, de Chicago, de Baton Rouge, ne veulent pas d'un avatar avec deux putains de kilos en trop !

TYLER, téléphone. De plus mes services coûtent cher, et comme vous pouvez le constater je ne suis pas très sympathique. Pourquoi ne pas réfléchir, hein ? Consultez votre solde, regardez votre mari dans les yeux pour savoir si vous voulez le détester plus encore que ce n'est déjà le cas. Je vous propose plutôt de me détester moi. C'est mon conseil et il est gratuit.

CHARLIE. Ton corps tu vas le perdre de toute façon, mais en attendant c'est ce que tu portes sur les podiums et les affiches six par huit, alors bouge-toi le cul pour avoir l'air super, et mange tes bourrelets espèce de conne !

TYLER, téléphone. Mais il y a pas de quoi, Madame.

CHLOE. OK, Charlie.

TYLER, téléphone. C'est ça, bonne journée

SCÈNE 3

JOHN, téléphone. Écoute, Feminine Circus est un concept révolutionnaire. Nous allons permettre à de pauvres brebis égarées de donner libre cours à leur rage intérieure, avec la même exaltation que Burroughs quand il gribouillait ses divagations de toxico sur du papier ministre.

DOMINO. Bon, tu te déshabilles ?

JOHN, téléphone. Oh, arrête tes conneries, merde. Tu sais très bien que quand il n'existe pas encore de marché pour un produit, un nouveau marché se développe automatiquement à la sortie du produit. L'offre crée la demande qui alimente l'offre. Tout ce que nous avons à faire, c'est de préempter le marché.

DOMINO. Écoute, j'ai d'autres clients qui m'attendent, on pourrait pas activer un peu le mouvement ?

JOHN, téléphone. Waow ! Tu connais le mot rétrograde ? Je suis dans une ère sociohistorique dont j'ignorais l'existence ou quoi ? Écoute, en Californie il y a des gens qui boivent du sang humain, alors tu vois ! Ils déchirent les entrailles de leurs chats et les offrent à des stars décédées en signe de dévotion.

DOMINO. Bon, tu comptes pas me baiser ? Et ton ami, il veut faire quelque chose ?

TYLER. C'est pas mon ami, c'est mon frère.

DOMINO. Ben il a une tête de connard, ton frère.

TYLER. C'est un connard. Mais il me paie.

DOMINO. Pour faire quoi ?

TYLER. Il veut que je trouve quelqu'un ici dans le Tenderloin.

DOMINO. Il peut pas faire ça tout seul ?

TYLER. C'est mon métier de trouver les gens.

JOHN, téléphone. Ouais, bien sûr, je vais tout laisser tomber et donner à bouffer aux sans-abri comme Bono. Je vais tout laisser tomber pour faire de la bicyclette à la campagne et traire des putains de chiens de prairie. Je vais quoi ? Améliorer les rapports entre les races dans ce pays ? Me présenter aux élections, bordel ?

DOMINO. Tu vas me frapper ?

TYLER. Non je vais pas te frapper.

DOMINO. Parfois les gens me frappent.

TYLER. Je ne vais pas te frapper.

DOMINO. Il y a des mecs qui te baisent et après ils te découpent en morceaux. On retrouve ton cul dans une gouttière à Chinatown et tes yeux dans une poubelle du bord de mer.

JOHN, téléphone. OK, alors je veux des trusts croisés, des sociétés écrans, tout ce qui peut servir à nous protéger. La vraie question c'est qui sont nos adversaires ? Chaque entreprise a des amis et des ennemis, vrai ou faux ? Alors qui sont nos ennemis ? Les autres casinos ? Le Service des Parcs et Loisirs ? La commission des paris ? Les organisations de femmes ? Je veux que ce document tienne compte de nos ennemis précis, OK ?

TYLER. Pourquoi tu fais ce boulot à la con ?

DOMINO. À ton avis, tocard ? Il y a pas le choix, merde.

TYLER. Il paraît que Dieu a dit le contraire.

DOMINO. Tu crois en Dieu, ducon ?

TYLER. Non.

DOMINO. Tu crois en quoi ?

TYLER. En rien.

DOMINO. On est bien d'accord.

JOHN, téléphone. Et trouve-moi un putain de thème, bordel. Mais on s'en fout, n'importe quel mythe franchissable à potentiel graphique : les pharaons, la Table Ronde, Venise... Les casinos qui ne ressuscitent pas les archétypes mythiques craignent, on dirait qu'ils comprennent rien à l'inconscient culturel de l'Occident.

DOMINO. Bon, tu veux quoi ?

TYLER. Je veux juste parler. Je me sens seul. Je veux que tu me racontes de belles histoires.

DOMINO. Trente dollars, c'est pas assez pour parler.

JOHN, téléphone. OK, et tu mets le paquet sur les Mexicaines pour les équipes d'entretien. Mais je m'en fous ! Écoute, si ces femmes sont désespérées au point de traverser le Rio Grande à la nage simplement pour avoir la chance de récurer nos chiottes, franchement hein ? Des nations entières rêvent de venir passer la serpillère dans nos cuisines !

DOMINO. Hé.

JOHN, téléphone. C'est un moteur économique qui permet d'expédier des millions de dollars à Tacos-land pour nourrir des familles et acheter des médocs contre le choléra, est-ce que c'est mal ?

DOMINO. Hé, connard ! C'est à toi que je parle.

JOHN. Attends. Quoi ?

DOMINO. C'est le même prix pour les spectateurs et les participants.

JOHN. Ouais, message reçu.

DOMINO. Oh c'est pas un message, je me fous pas mal que tu restes. Mais tu dois raquer, c'est tout. JOHN. Tu prends l'American Express ?

DOMINO. C'est quoi ton problème espèce de branleur ? Tu crois que parce que t'as un costard tu vaux mieux que moi ? Fais gafe mon pote, je peux très bien te péter les dents.

JOHN, téléphone. Putain, c'est la cour des miracles ici ! Rien, une pute. Qu'est-ce qu'on disait ? Non, dans les ascenseurs je veux du Satie, bordel ! Et il me faudra un hélicoptère sur le toit. Alors tu mets une option sur les droits aériens, et tu te démerdes pour obtenir un accord de zonage.

TYLER. Comment tu t'appelles, poupée ?

DOMINO. Je ne suis pas une poupée connard, je suis un être humain et je m'appelle Domino, t'es misogyne ou quoi ?

TYLER. Enchanté. Moi c'est Tyler. Je me demandais si tu connaissais la Reine des putes.

DOMINO. Oh merde, encore un putain de fic. Vous êtes des fics c'est ça ? Me cherchez pas d'emmerdes. T'as pas le droit de m'intimider, je suis pas une prostituée, je traverse juste un moment difficile c'est tout.

JOHN. On n'est pas des fics, mais j'ai qu'à passer un coup de téléphone et tu te retrouveras au commissariat plus vite que tu peux enfler une capote avec ta langue espèce de conne.

TYLER. Ferme-la, John. Tout va bien, ma chérie. On n'est pas des fics. On veut juste rencontrer la Reine. **DOMINO.** Ah ouais, pourquoi ?

JOHN. Parce que je vais faire d'elle une star. La mascotte de Feminine Circus. C'est un petit business que je monte en ce moment. Un casino un peu spécial tu vois, avec une attraction inédite. Du sexe virtuel. Du tapin assisté par ordinateur.

TYLER. Alors tu la connais ?

DOMINO. Il y a pas de Reine des putes, chéri. Elle existe pas, OK ? C'est une légende urbaine.



[...] Il y a seulement cinq ans, Jolivet sortait du Conservatoire lyonnais où il avait fait la connaissance de ses acolytes avec qui il forme La Meute, réunion d'artistes qui se sont reconnus, entre autres, parce que la littérature, celle de Dostoïevski, Bolano, était leur viatique.



Le nouveau millésime du festival Impatience a offert, les 27 et 28 mai, au Centquatre, une belle découverte, avec *Belgrade*, une pièce inspirée d'un texte d'Angélica Liddell, et signée par un collectif dénommé La Meute. [...] La Meute est un collectif fondé en 2010 par de jeunes (entre 25 et 30 ans) acteurs, auteurs, metteurs en scène et musiciens qui se sont rencontrés au Conservatoire de Lyon et ont poursuivi leurs formations au Conservatoire de Paris, à l'Ensatt de Lyon ou à l'Ensad de Montpellier. « Le mot meute vient du bas latin *movita*, qui signifie mouvement. Mouvoir, émouvoir, amener, émeute, mutinerie... Notre théâtre est un théâtre de l'émotion. Le théâtre doit être bouleversant, généreux, enthousiaste : une émeute de l'âme », affirment-ils en guise de manifeste, par la voix de Thierry Jolivet, qui joue dans la bande le rôle de metteur en scène et de porte-parole. Un théâtre de la présence réelle, aussi, qui place l'acteur au centre, et un théâtre qui se revendique comme celui d'une génération.



[...] La Meute ne lésine pas sur les effets sonores, les ambiances morbides et apocalyptiques dans un dispositif spectaculaire pourtant fait avec pas grand-chose. Leur flamme bouleverse, leur engagement, leur volonté de gueuler le monde pour qu'il change. Surtout aujourd'hui. On est emporté par la folie, la fureur, la solitude des comédiens.



[...] Avec *Belgrade*, le collectif lyonnais témoigne de la rage de faire du théâtre, envers et contre tout.



La Meute produit ce qui se fait de plus remuant, de plus séduisant et de plus pertinent en matière de théâtre sur nos scènes locales. [...] Chez La Meute, la langue reste toutefois une composante fondamentale. Tout est extrêmement écrit et réécrit, avec un goût certain du lyrisme et de la poésie. Les classiques comme les contemporains sont une matière, à laquelle ils agrègent d'autres lectures, voire leur propre prose. Le collectif ne se contente pas de reprendre une œuvre, il se l'approprie. « Nous avons l'ambition de proposer une écriture au sens large », complète Thierry Jolivet. Ce qui anime La Meute, c'est de construire « une communauté de pensée éphémère ». Mieux : « une rêverie commune ».

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

Billetterie : 04 72 77 40 00

Administration : 04 72 77 40 40

www.celestins-lyon.org

4 rue Charles Dullin - 69002 Lyon